

après Ernest Gagnon, Ab der Halden, l'abbé Lortie et même Mgr Laflamme. On en retrouve la collection dans l'ouvrage d'Halden et dans le *Bulletin du Parler français* (II, 97, 141, 220).

De chanter la poulette grise "qu'a pondu dans l'église", de crier "petit trou ! casse-cou !", de compter les boutons du gilet ou de nombrer sur les doigts du mioche, c'était souvent la fonction des domestiques, quand on en avait. Les vieux serviteurs, ceux que regrette Devoille dans ses *Mémoires*, étaient partie intégrante de la famille. Ils se louaient à quarante piastres par année, dix sous par jour, et se trouvaient suffisamment rétribués.

On était toujours assez riche alors. C'est que les toilettes concordaient avec les lois de la plus sévère modestie et de la plus rigoureuse économie. Les couturières coûtaient trente sous par jour et le tailleur était un produit inconnu. Aussi les mères tissaient-elles de leurs mains ces habits de jadis qui défileraient encore l'usure du temps, si on ne les avait mis presque tous au rancart : le capot de drap épais, la culotte à bavalaises, les mitaines, les crémones, les ceintures fléchées, les tuques, les chapeaux de paille, les tabliers en peau de mouton ou de veau, d'original ou de caribou, les bottes sauvages, les souliers de bœuf où s'engouffraient les cendres chaudes, les capines, les monumentales capines de nos grand'mères. Seules les bottines françaises venaient de chez le marchand. Encore ne faisait-on que les louer, pour une noce par exemple ; et l'on avait bien soin de les revendre aussitôt après, si on les avait achetées. Les plus riches seuls s'en payaient le luxe pour la messe paroissiale. On ne les chaussait qu'en prenant le rang de l'église ; au retour, l'on n'attendait pas d'être loin du perron pour revenir aux souliers de bœuf laissés sous le siège de la calèche, de la carriole ou du tape-cul.